

Desanges

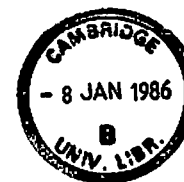
2
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

II
Ad - Aǧuh-n-Tahlé

vol. 2 no. 2

1985



Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD
La Calade, 13090, Aix-en-Provence, France

8627907056✓

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

GABRIEL CAMPS
professeur à l'Université de Provence
L.A.P.M.O., Aix-en-Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
S. CHAKER (Linguistique)
M.-C. CHAMLA (Anthropobiologie)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	E. GELLNER (Sociétés marocaines)
E. BERNUS (Touaregs)	J. LECLANT (Égypte)
J. BOSH-VILÀ (Al Andalus)	T. LEWICKI (Moyen Âge)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K. G. PRASSE (Linguistique)
H. CLAUDOT (Ethnolinguistique)	L. SERRA (Linguistique)
M. FANTAR (Punique)	G. SOUVILLE (Préhistoire)

COLLABORATEURS

A. ADAM, Pr. Univ. de Paris V ; J. AKKARI, Tunis ; M. ALMAGRO, Pr. hon. Univ. Complutense Madrid (+) ; M. T. AMROUCHE, Paris (+) ; J. APLEGATE, Howard Univ. Washington ; A.-J. ARKELL, Londres (+) ; M. ARKOUN, Pr. Univ. de Paris III ; P. AUGIER, INA Abidjan ; G. AUMASSIP, Maître de recherche CNRS ; G. BARRIÈRE, Idelès Hoggar ; G. BEAUDET, Pr. Univ. de Paris VI ; V. BELTRAMI, Fac. de médecine Chietti ; E. BERNUS, Dir. de recherche ORSTOM ; S. BERNUS, Chargée de recherche CNRS ; A. BERTRAND, Paris ; R. BIARD, Lyon ; M. BOUCHENAKI, UNESCO Algérie ; A. BOURGEOT, Chargé de recherche CNRS ; J. BOSCH-VILÀ, Pr. Univ. de Granada ; P. BOYER, Directeur hon. des archives d'Outre-Mer ; J. BYNON, Univ. de Londres ; M. BOUGHALI, Marrakech ; A. BESCHAOUGH, Dr. ès lettres, INAA Tunis ; P. CADENAT, Pau ; G. CAMPS, Pr. Univ. de Provence ; H. CAMPS-FABRER, Maître de recherche CNRS ; J.-P. CÈBE, Pr. Univ. de Provence ; M. CHABEUF, Médecin général ; S. CHAKER, Dr. ès lettres ; M.-Cl. CHAMLA, Maître de recherche CNRS ; D. CHAMPAULT, Maître de recherche CNRS ; J. CHAPPELLE, Aix-en-Provence ; J.-L. CHARLET, Université de Provence ; J. D. CLARK, Pr. Univ. de Berkeley ; H. CLAUDOT, Chargée de recherche CNRS ; D. COHEN, Directeur d'Ét. EPHE ; M. COHEN (+) ; J. DASTUGUE,

ISBN : 2-85744-201-7 et 2-85744-202-5

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Edisud, 1984.

Secrétariat : Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5, bd Pasteur, 13100, Aix-en-Provence.

lui cédant en même temps, à titre précaire, la belle Zaïneb. Celle-ci s'accommoda fort bien de son nouvel époux et, bien qu'agissant sur un autre plan que le réformateur Ibn Yasin ou les conquérants Abū Bakr et Yūsuf ben Tašfin, elle mérite d'être comptée au nombre des fondateurs de la puissance almoravide. Yūsuf ben Tašfin n'était alors qu'un comparse, un cousin d'Abū Bekr, considéré sans doute par ce dernier comme une sorte d'intérimaire. De fait, El Bekri, son contemporain, ne le mentionne même pas alors qu'il insiste sur la fragilité de la jeune puissance almoravide dont l'émir (Abū Bakr) est au Sahara. Or, en quelques années, Yūsuf ben Tašfin, ce saharien fruste qui se nourrissait d'orge, de viande et de lait de chamelle, devint le maître du Maghrib el 'Aqṣā et de la partie occidentale de l'Algérie jusqu'à l'est d'Alger. Lorsqu'Abū Bakr, revenu du Sahara, réclama ses droits et Zaïneb, une réception somptueuse et de riches présents lui firent comprendre qui était désormais le véritable maître. Tout en conservant le titre d'émir, il retourna au Sahara, laissant à Yūsuf ben Tašfin la réalité du pouvoir.

Aghmat connut alors son heure de gloire. Zaïneb réunit autour d'elle une cour, sinon fastueuse, ce que la doctrine almoravide ne pouvait encore accepter, du moins un cénacle de lettrés qui se chargea de policer les rudes Sahariens qu'étaient restés les guerriers lamtūna. Mais déjà était mis en place le piège mortel qui devait ruiner Aghmat. Yūsuf ben Tašfin ne se doutait pas de la portée de son geste lorsque, vers 1060, il établissait, en lieu désert proche du confluent des oueds Issil et Tensift, un camp retranché qui allait devenir une capitale : Marrakech. Cette ville, qui devait finalement donner son nom à un Etat moderne, concurrença puis ruina Aghmat.

Dès la deuxième génération almoravide, Aghmat déclina rapidement. La capitale déchue servit de lieu de captivité à des princes andalous détronés ('Abd Allah ben Bologgin de Grenade, Al Mu'tamid de Séville). A cette époque Aghmat servit quelque temps de refuge à Ibn Tūmert, le Mahdi des Almohades, après qu'il eut créé plusieurs scandales à Marrakech. La ville resta cependant aux mains des Almoravides jusqu'à la chute de Marrakech (1146) ; c'est sans doute au cours de cette période troublée que fut élevée l'enceinte dont il ne reste que des traces à peine visibles.

Il reste en effet peu de choses de cette première capitale des Almoravides : quelques constructions peu fastueuses, la médersa, un pont de pierre, une mosquée en ruine, les restes de rempart en terre banchée, un hammam et surtout de nombreux tombeaux de saints ; la légende locale en compte sept cent soixante-dix-sept mille sept cent soixante-dix-sept !

BIBLIOGRAPHIE

EL-BEKRI, *Description de l'Afrique*.

JEAN-LÉON L'AFRICAIN.

DOUTTÉ E. *En tribu, en mission au Maroc*. Paris, 1914, p. 11-22.

— Aghmat. *Encyclopédie de l'islam* (1^{re} édition).

GARCÍA GÓMEZ E. El supuesto sepulcro de Mu'tamid de Sevilla en Āgmāt. *Al Andalus*, t. XVII, 1953, p. 402-411.

LÉVI PROVENÇAL E. Āghmāt. *Encyclopédie de l'Islam* (2.^e édition).

G. CAMPS

A97. AGISYMBA

Ptolémée (I, 8, 4, éd. C. Müller), citant Marin de Tyr (époque de Trajan?), rapporte que « Julius Maternus, venu de *Leptis Magna* et ayant fait route à partir de *Garama* en compagnie du roi des Garamantes qui marchait

contre les Ethiopiens, parvint en quatre mois, après s'être dirigé sans arrêt vers le midi, à *Agisymba*, un pays des Ethiopiens où les rhinocéros se concentrent ». Cette expédition eut lieu après une campagne qui avait conduit Septimius Flaccus (inconnu par ailleurs) chez les Ethiopiens en trois mois de route en direction du midi.

D'autres passages de la *Géographie* de Ptolémée apportent quelques précisions sur l'expédition de Julius Maternus. Elle dura exactement quatre mois et quatorze jours (I, 11, 4), une donnée valable apparemment pour le seul voyage de l'aller à partir de *Garama* (Djerma), capitale des Garamantes située à moins de 400 km au nord du tropique du Cancer. L'expédition fut facilitée par la présence du roi des Garamantes (I, 11, 5) dont les Ethiopiens en question étaient les sujets (I, 8, 5). Ptolémée lui-même critique âprement Marin de Tyr d'avoir situé *Agisymba* à quelque 12 000 stades, soit environ 1 500 milles romains (plus de 2 200 km) au sud de l'équateur (I, 8, 2), soit d'après le géographe alexandrin à la latitude du tropique du Capricorne. Or, fait-il observer (I, 8, 5), comme il est invraisemblable d'une part que Julius Maternus et ses compagnons aient sans arrêt marché vers le sud, d'autre part que le roi des Garamantes ait eu des sujets si éloignés de *Garama*, *Agisymba* doit être localisé dans une position moins méridionale, c'est-à-dire, comme il le propose (I, 10, 1), à 8 200 stades au sud de l'équateur, soit un peu plus de 1 500 km. Mais le raisonnement qui fonde cette localisation en latitude est purement théorique (I, 9, 6-7) : les vrais noirs et la grande faune africaine (rhinocéros et éléphants) disparaissant dans notre hémisphère au nord de Méroë (qu'il situe à 8 200 stades de l'équateur), on doit admettre qu'il en va de même, par symétrie, à partir de 8 200 stades au sud de l'équateur dans l'hémisphère sud. De toute façon, les modernes ne sauraient admettre que le roi des Garamantes ait eu des sujets à 1 500 km au sud de l'équateur, c'est-à-dire en Angola ou en Zambie.

Un autre passage de Ptolémée (IV, 8, 2) fait d'*Agisymba* un pays très vaste. Il semble même suggérer que cette contrée englobait de nombreux massifs montagneux. Malheureusement le contexte n'est pas clair et l'on ne peut savoir en toute certitude si les cinq montagnes mentionnées (IV, 8, 3) n'appartiennent pas plutôt à l'Ethiopie intérieure dans son ensemble, qui est le sujet du chapitre.

Plus intéressante nous paraît la remarque de Ptolémée que les rhinocéros sont en nombre à *Agisymba*. Dans la rapide évocation de l'expédition de Julius Maternus, ils constituent en quelque sorte l'emblème du territoire. Il est bien évident que la présence de rhinocéros est signalée par un voyageur dès qu'il commence à en voir une certaine quantité, c'est-à-dire, au cas où il vient du nord, plutôt dans la partie septentrionale de leur aire d'extension que dans la limite méridionale de celle-ci. En prenant en considération les figurations de rhinocéros qui apparaissent sur les monnaies de l'empereur Domitien, nous avons cru pouvoir estimer (« Note sur la datation de l'expédition de Julius Maternus au pays d'*Agisymba* », dans *Latomus*, XXIII, 1964, p. 713-725), contre W. Gowers (« The Classical Rhinoceros », dans *Antiquity*, XXIV, 1950, p. 61-71), que ces rhinocéros, qui furent sans doute capturés et rapportés à Rome par Julius Maternus, appartiennent au genre *Diceros bicornis* et non au genre *Ceratotherium simum* (rhinocéros dit « blanc »). L. Störk (*Die Nashörner*, Hambourg, 1977, p. 371) partage notre opinion, qui était déjà celle du numismate A. Blanchet (« Le rhinocéros de l'empereur Domitien », dans *Rev. numism.*, 5^e série, V, 1941, p. 7).

C'est certainement le *Diceros bicornis* qui est évoqué à plusieurs reprises dans l'arène par Martial, comme un fauve particulièrement coléreux et combatif, assimilable à un « super-taureau » (cf. notamment *Spect.*, 22). Il fut

produit devant les spectateurs romains entre la fin de 83 après J.-C., date à laquelle Domitien reçut le surnom triomphal de *Germanicus* attesté sur les monnaies au rhinocéros, et la fin d'août 92, date-limite basse d'un bronze d'Alexandrie représentant un rhinocéros (R. Stuart Poole, *A Catalogue of the Coins of Alexandria and the Nomes*, Londres, 1892, p. 40, n.º 333).

L'aire d'extension du *Diceros bicornis*, qui peut vivre dans des endroits relativement arides et pierreux et a de bien moindres besoins en herbe et en eau que le *Ceratotherium simum*, a été certainement beaucoup plus large dans l'Antiquité que de nos jours. Elle atteignait sans doute les abords méridionaux du Tibesti et de l'Aïr, voire, entre ces deux massifs, le Kawar et le Djado (R. Mauny, « Préhistoire et zoologie : la grande « faune éthiopienne » du Nord-Ouest africain, du paléolithique à nos jours », dans *B.I.F.A.N.*, XVIII A, 1956, p. 257-259 ; Idem, « Les contacts terrestres entre Méditerranée et Afrique tropicale occidentale pendant l'Antiquité », dans *Afrique noire et monde méditerranéen dans l'Antiquité*, Dakar-Abidjan, 1978, p. 128 ; P. Beck, Gén. P. Huard, *Tibesti, carrefour de la préhistoire saharienne*, Paris, 1969, p. 122-123 ; V. Beltrami, *Una corona per Agadès. Sahara-Aïr-Sahel*, Rome, 1982, p. 82).

La durée du voyage de Julius Maternus, quatre mois et quatorze jours en direction du sud, donnerait à penser que le Romain est allé beaucoup plus loin que le Tchad. Au Moyen Âge, on ne comptait que deux ou trois mois pour traverser le Sahara en caravane (R. Mauny, *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Âge*, Dakar, 1961, p. 401, n. 6). Or il faut rappeler que la durée du voyage de Maternus est décomptée à partir de *Garama*. La difficulté est évidente. R. Mauny a supposé une bévue de Marin de Tyr qui n'aurait pas compris que les quatre mois et quatorze jours englobaient le retour de l'explorateur à *Garama* (ou même à *Leptis*?) (cf. *Les siècles obscurs de l'Afrique Noire*, Paris, 1970, p. 124). L'hypothèse est tentante ; au surplus, comme le remarquait déjà Ptolémée, des retards et des détours étaient inévitables dans une expédition guerrière, même menée par le roi des Garamantes ; ajoutons qu'au I^{er} siècle de notre ère, le dromadaire était probablement moins utilisé au Sahara qu'au Moyen Âge. Quoi qu'il en soit, on hésitera fort à admettre que l'autorité du roi des Garamantes se soit étendue jusqu'à la cuvette du Tchad et, plus encore, au delà. C'est dans un triangle entre le Tibesti, l'Aïr et le Tchad qu'il faut donc probablement chercher le mystérieux pays d'*Agisymba*, même si l'on résiste à la tentation plus que centenaire (cf. L. Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, 1863, p. 222) de rapprocher du nom d'*Agisymba* celui d'*Azbine* qui est une des dénominations de l'Aïr.

BIBLIOGRAPHIE

DESANGES J. *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI^e siècle avant J.-C.-IV^e siècle après J.-C.)*, Rome, 1978, p. 197-213.

J. DESANGES

A98. AG-MĀMA AG SĪDI

Ag-Mama est le second fils de Kella, ancêtre fondatrice du clan dominant des Touaregs de l'Ahaggar, les Kel-Rela (*Kəl yela*), et de Sidi ag Mohammed el-Kheir, qui fut chef du pays dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Vers 1830, le frère aîné d'Ag-Mama, Younès ag Sidi, qui avait succédé à son père, meurt ; Ag-Mama prend sa suite et devient à son tour *amenukal** de l'Ahaggar

A79. AFRICA

Pour les Romains, *Africa* désignait tout d'abord le territoire soumis à la domination carthaginoise transformé après la prise de Carthage (146 avant J.-C.) en province romaine. Cette ancienne *provincia Africa* correspondait à peu près au nord-est de la Tunisie actuelle, de Thabraca (Tabarca) jusqu'à Thae-nae (Thyna, 11 km au sud de Sfax) au golfe de Gabès.

Après la défaite de Juba I^{er} à Thapsus (46 avant J.-C.) la majeure partie de son royaume, la Numidie, fut annexée comme *Africa nova* pour la distinguer de l'ancienne province appelée *Africa vetus*. Les deux parties formèrent l'Afrique proconsulaire.

Sous Dioclétien (284-305) l'Afrique formait un diocèse comprenant les provinces de *Tripolitania*, *Byzacena*, *Proconsularis* ou *Zeugitana*, *Numidia militaris*, *Numidia cirtensis*, *Mauretania Sitifensis* et *Mauretania Caesarensis*. Le Nord-Ouest marocain, *Mauretania Tingitana*, faisait partie du diocèse d'Espagne.

L'Afrique prise au sens large que les Grecs appelaient la Libye (Pline l'Ancien, V 1), à savoir la partie de l'Afrique délimitée par le Nil, la Méditerranée et l'Atlantique (Pomponius Mela 1,4) constituait une des trois parties du monde des Anciens.

Ce n'est que plus tard, à l'époque des découvertes, que le nom d'Afrique fut étendu à tout le continent.

Étymologie. La désignation latine (*Africa*) signifie primitivement la terre des *Afri*, peuplade indigène du nord de la Tunisie actuelle, souvent confondue avec les Carthaginois, mais Tite-Live distingue bien les *Afri* des Carthaginois :

- « Hasdrubal plaça les Carthaginois à l'aile droite et les *Afri* à l'aile gauche » (XXIII 29, 4) ;
- « les Carthaginois et les vétérans Africains » (XXIII 28, 14) ;
- « les Carthaginois avaient comme mercenaires des *Afri* et des Numides » (XXIII 28, 44) ;
- « les cavaliers des Libyphoeniciens, une peuplade carthaginoise mélangée d'*Afri* » (XXIII 21, 22).

Frontin rapporte également que Maharbal avait été envoyé par les Carthaginois « pour réprimer une rébellion des *Afri* » (Strat. II 5, 12).

Afer (subst. et adj.) a plusieurs significations :

A. adj. « relatif à l'Afrique, d'Afrique, africain », par ex. *absinthum* « absinthe », *ammoniacum* « gomme ammoniac », *avis* « pintade », *bitumen* « bitume », *bulbi* « bulbes », *cuminum* « cumin », *ficum* « figue », *fucus* « fucus, orseille », *murex* « coquillage dont on tirait la pourpre », *oleum* « huile », *opopanax* « opopanax », *serpentes* « serpents », *spongia* « éponge », *sulphur* « soufre », *tapetia* « tapis », *tunicae* « tuniques », *vinum* « vin ». L'expression *afer turbo* existe comme expression poétique et correspond à *africanus ventus* « vent de sud-ouest ».

B. subst. « habitant l'Afrique du Nord (sauf l'Égypte) », à savoir (1) Carthaginois, Punique, (2) au pl. les « Carthaginois et leurs alliés africains », (3) les « Africains, auxiliaires ou ennemis des Carthaginois ».

C. subst. « Africain » comme cognomen latin, comp. *Publius Terentius Afer* (poète comique, né à Carthage) et *Cn. Domitius Afer* (orateur). Le cognomen *Africanus* désigne P. *Cornelius Scipio Africanus (major)*, vainqueur de Zama (202 avant J.-C.) et P. *Cornelius Scipio Aemilianus Africanus (minor)* qui détruisit Carthage (146 avant J.-C.).

Il est donc hors de doute que les *Afri* étaient une peuplade distincte des Carthaginois. La forme primitive de cette désignation était certainement *Afri**

(au singulier) considérée par les Romains comme génitif du singulier (« de l'*Afri* ») ou nominatif du pluriel (« les *Afris* »). La forme *Afer* est une forme « refaite » comme *Poenus* « Carthaginois » est « refait » d'après *poenicus*, *punicus* « punique », comp. Φοινικες et égyptien *Fnx-w* « nom d'un peuple syro-palestinien » (A. Erman und H. Grapow, Wörterbuch der ägyptischen Sprache, Vol. I, Leipzig 1926, p. 577).

On peut s'étonner que la forme *Afri* ne présente pas la *métaphonie*, phénomène fréquent dans l'ancienne Tunisie, comparer les noms de lieu *Thibilis*, *Thigibba*, *Thignica*, *Thimida*, *Thimisua*, etc. On s'attendrait plutôt à **Ifri*.

Or, les formes sans et avec métaphonie sont assez irrégulièrement réparties. Nous donnons, à titre d'exemple plusieurs formes de noms en berbère des Beni Snous et en kabyle : *ayil* (BSn), *iyil* (Zw) « bras », *afer* (BSn), *ifer* (Zw) « aile », *asli* (BSn), *isli* (Zw) « fiancé, jeune marié », etc. (BSn = Beni Snous ; Zw = Zwawa, kabyle) (E. Destaing, *Étude sur le dialecte des Beni Snous*, vol. I, Paris 1907, p. 53). D'ailleurs, la forme *ifri* existe peut-être comme nom de l'ancêtre des *Banū Ifran* qui constituent la branche la plus considérable de la grande tribu des *Zenāta* (Tadeusz Lewicki, *Banū Ifran. Encyclopédie de l'Islam*. Nouvelle édition. Tome III. Leyde et Paris 1971, p. 1065-1070).

La tribu des *Banū Ifran* était considérée comme les descendants d'*Ifri*, fils d'*Idūan*, fils de *Misrā*, fils de *Zākiya*, fils de *Warsk* (ou *Waršk*) fils d'*Adīdat*, fils de *Djāna*, ancêtre éponyme de toutes les tribus zenatiennes.

Quant à *Africanus* ou *Africanus ventus* « vent du sud-ouest », vent qui amène la pluie, c'est bien le vent provenant d'Afrique. Ce n'est pas l'Afrique qui a reçu son nom du vent, mais le contraire.

En grec Ἀφρικη désigne primitivement la province romaine d'Afrique (distincte de la région géographique du même nom que les Grecs appelaient Ἀιβήνη) (A. Bailly, *Dictionnaire latin-français*. Paris, 1950, p. 330). Ἀφρικη est la transcription du latin *Africa*.

L'arabe connaît deux formes, *Ifriqiya* et *Ifriqiya* (M. Talbi, *Ifriqiya. Encyclopédie de l'Islam*. Nouvelle édition. Paris, 1971. III, p. 1073-1076). Cet article réunit également les étymologies mythologiques des Grecs et les essais d'explication des auteurs arabes.

WERNER VYICHL

A80. AFRICANAE

Comme l'écrit S. Gsell (*H.A.A.N.*, t. I, p. 109), l'Afrique était pour les Anciens la terre classique des bêtes féroces. Dès l'époque d'Hérodote et du rédacteur du Périple d'Hannon, la Libye intérieure, c'est-à-dire les pays de l'Atlas et les steppes présahariennes, était célèbre pour l'abondance des fauves et particulièrement des félins. Polybe (XII, III) écrit que la Libye est emplie de lions et Plinie renchérit en précisant qu'ils assiégeaient les villes, ajoutant que pour les effrayer on mettait en croix ceux qui avaient été tués (VIII, XVI, 18). Il n'est donc pas étonnant qu'à l'époque romaine, l'Afrique, surtout la Maurétanie, fût plus que toute autre province la région de l'Empire qui fournissait pour les jeux de l'amphithéâtre les indispensables contingents de fauves. En raison de leur origine, ceux-ci reçurent l'appellation générique de *ferrae africanæ* (Plinie l'Ancien, XXXVI, 40), voire simplement *africanæ* pris substantivement (Tite Live, LXIV, 18, Plinie l'Ancien, V, 22 ; VIII, 64, Suétone, *Caligula*, 16, *Claude*, 21, etc.) ou *libycae* (Symmaque, *Epist.*, VII, 122).

L'importation des fauves africains à Rome est relativement ancienne. Les premières *venationes* dans lesquelles figurèrent lions et panthères datent de

94 av. J.-C. (Plinie VIII, 53), elles furent offertes par Sylla ; on a supposé que ces animaux avaient été offerts par Bocchus, roi des Maures (J. Carcopino, *Sylla ou la monarchie manquée*, p. 25). Les bonnes relations, établies dès 105 av. J.-C. entre le roi et le futur dictateur, rendent très vraisemblable cette hypothèse, bien que le royaume numide de Gauda et même la province d'Afrique étaient susceptibles de livrer de tels fauves.

Captures de lions et de panthères durèrent tout le long des siècles de domination romaine et encore pendant l'époque vandale, puisque Théodoric fit venir en Italie des fauves d'Afrique (Cassiodore, *Chronique* 1364, année 519). Il est difficile de chiffrer l'importance de ces prélèvements sur la faune africaine, d'autant plus que Rome n'était pas la seule ville à en bénéficier. En Afrique même, des villes d'importance médiocre, comme Thagaste où saint Augustin vit un combat d'ours (*Contra Academicos*, I, 2), connaissaient des *venationes* dues à l'évergétisme local. De simples bourgades pouvaient bénéficier de spectacles au cours desquels des panthères étaient mises à mort. A Smirat (Sahel tunisien) un *munus* de 16 000 sesterces permit le massacre de quatre de ces fauves (A.E., 1967, p. 549), somme modeste en regard de celle déboursée pour un combat de gladiateurs et de panthères, 200 000 sesterces, vers 133-138 à Carthage (I.L. Af. 390).

Ces captures furent certainement très nombreuses, les *Res Gestæ Divi Augusti* nous apprennent que 3 500 *africanæ* furent tuées dans l'amphithéâtre au cours des 26 fêtes que l'empereur donna au peuple romain. Caligula, Néron et, un siècle plus tard, Commode qui descendit lui-même 735 fois dans l'arène, et la plupart des empereurs firent allègrement massacrer ces fauves par milliers.

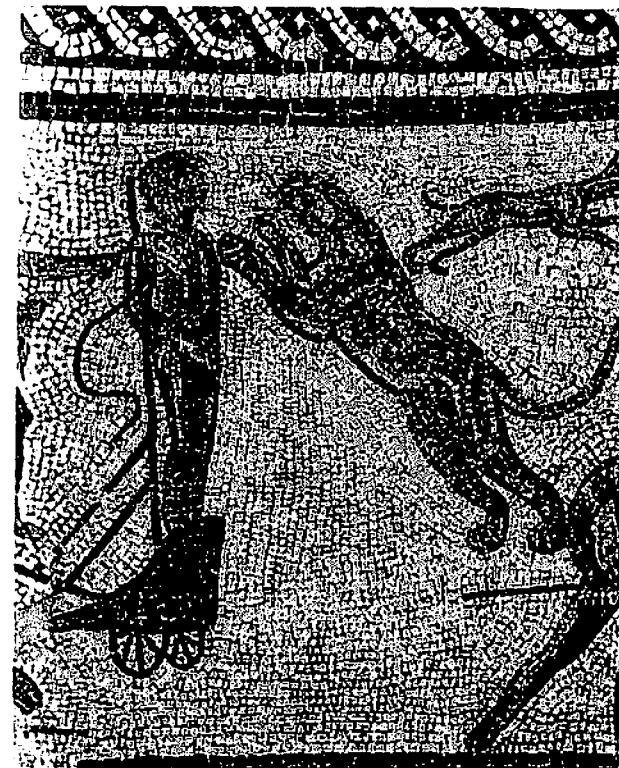
Cependant, si l'époque romaine correspond à celle de l'extinction de l'éléphant en Afrique du Nord, elle ne vit pas disparaître lions et panthères qui subsistèrent même dans les provinces les plus urbanisées. On sait que les derniers lions furent tués à la fin du XIX^e siècle et que les panthères étaient encore chassées au Maroc vers 1930.

Plus que tout autres fauves, les panthères (*pardi*, *pantharæ*) s'identifiaient aux *africanæ*. L'Afrique était en effet la seule province de l'Empire susceptible d'en livrer alors que les lions pouvaient venir de Syrie et de Mésopotamie. Les autres pays où vivaient des panthères, hors du continent africain, étaient l'Inde, l'Hyrkanie, la Bactriane, la Godrésie, ils étaient trop éloignés et ne faisaient pas partie de l'*orbis romanus*.

S. Gsell a fait justement remarquer que sous l'appellation de *pardi* pouvaient se cacher d'autres félins africains, moins féroces, comme le guépard qui, dans l'Antiquité comme de nos jours, pouvait être dressé à la chasse, ou de plus petite taille comme le serval et le caracal.

Nombreuses sont les mosaïques qui représentent des *venationes* dans des arènes transformées en *saltus*, les bestiaires sont parfois à cheval, mais le plus souvent ils combattent à pied quand ce n'est pas dans des positions invraisemblables comme cet athlète d'une mosaïque de Smirat (Tunisie) qui, armé d'un épéu, est juché sur des échasses courtes. Les chrétiens ne furent pas seuls à être livrés aux lions, une mosaïque célèbre de Zliten représente un condamné attaché au mât d'un léger véhicule à deux roues que l'on pousse dans l'arène où s'élance déjà une panthère, un autre est présenté à un lion, un troisième s'efforce, à l'aide d'un crochet, de défaire le lien qui réunit un ours et un taureau qui se combattent furieusement. En raison de leur teint sombre, de leurs traits accusés et de leur chevelure crépue, on a vu en ces condamnés quelques malheureux captifs garamantes.

Plus intéressantes mais plus rares sont les mosaïques qui illustrent la capture des fauves destinés à ces jeux cruels. L'une des plus précises est celle dite



Jeux du cirque, mosaïque de Zliten, Tripolitaine (photo S. Aurigena).

Mosaïque de la chasse à Hippone, capture d'*africanæ* (photo G. Camps).





Condamné présenté aux *africanæ*, mosaïque de Zliten, Tripolitaine (photo S. Aurigema).

de la chasse trouvée à Hippone (Annaba). Des brebis et des chèvres placées dans un enclos servent d'appât tandis que des cavaliers rabattent dans un espace délimité par des filets et un véritable mur de chasseurs protégés par de grands boucliers agitant des torches enflammées. Ces rabatteurs poussent peu à peu les fauves vers une lourde cage dont la trappe est relevée. Cela ne va pas sans drame et l'on voit un malheureux terrassé par une panthère. La cage était ensuite juchée sur une charette attelée à deux mulets. La même mosaïque présente dans un regroupement peu réaliste, car chaque espèce était chassée d'une façon particulière, la capture d'antilopes (vraisemblablement des oryx), de deux autruches et d'un âne sauvage au lasso.

Encore moins réaliste, bien que fournissant de précieuses informations, est la mosaïque de Piazza Amerina consacrée au transport des fauves capturés en Afrique. Nous retrouvons les mêmes cages et le même équipement des chasseurs, qui sont vraisemblablement des militaires, nous assistons à l'embarquement d'éléphants et au transport d'un sanglier ligoté dans un filet, mais le mythe se mêle à ces détails réalistes, au milieu de ces *africanæ* apparaissent des tigres asiatiques et même un griffon qui retient prisonnier dans une cage un rabatteur effrayé.

La fourniture de fauves par les provinces africaines acquit très tôt un caractère officiel. Beaucoup de ces bêtes devaient provenir des domaines impériaux ou des zones contrôlées par l'armée. La célèbre inscription d'Aguenéb (C.I.L. VIII, 21567) atteste la présence dans le Jbel Amour, en 174, d'un important détachement de cavalerie, il y est mentionné des lions, mais suivant les uns, il s'agirait d'animaux abattus (Mommsen), selon d'autres de gravures de lions gravés sur les rochers en l'honneur du génie local (G.-Ch. Picard).

Une autre inscription, celle d'un décret de Caracalla gravé sur une plaque de bronze par les *duumviri* de Banasa, en Maurétanie tingitane, invite les habitants de la province, en échange d'une remise gracieuse d'un arriéré d'impôts, à offrir à l'empereur des « animaux célestes dont leurs forêts sont fertiles ». On peut penser que sont ainsi désignés des lions qui figurent dans le zodiaque et sont souvent associés à Saturne et à Celestis, mais une étude pénétrante de J. Guey a montré qu'il s'agissait d'éléphants dont Caracalla, dans sa folie, se faisait accompagner à cette époque.

Les fauves ne faisaient pas seulement l'objet de capture ; ils étaient aussi simplement abattus afin de réduire les dommages qu'ils infligeaient aux troupeaux et les risques qu'ils faisaient courir aux habitants des campagnes. Leur

peau alimentait un important commerce ; l'Edit du maximum de Dioclétien (VIII, 39) fixe à 1 250 deniers la peau de lion ou de panthère bien tannée et à 1 000 la même non préparée (*infecta*).

Il ne semble pas que la dénomination d'*africanæ* puisse s'appliquer à d'autres animaux que les félins qui participaient aux jeux du cirque, tels que les ours de Numidie, les hyènes, les éléphants, voire les girafes et les rhinocéros, ces derniers venant d'une Afrique plus mystérieuse, située au-delà du Sahara ou proche des sources du Nil.

BIBLIOGRAPHIE

- GSELL S. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 1, p. 109-112.
 GUEY J. Les éléphants de Caracalla (216 ap. J.-C.). *Rev. des Études anciennes*, t. XLIX, 1947, p. 248-273.
 PICARD G.-CH. *La civilisation de l'Afrique romaine*, Plon, Paris, 1959, p. 257-261.
 AYMARD J. *Essai sur les chasses romaines*, Paris, 1951.
 DUNCAN-JONES J. *The economy of the roman Empire. Quantitative studies*, Cambridge, 1974.
 DESANGES J. *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*. Coll. Ecole française de Rome, 1978, p. 201-213.
 AURIGEMMA S. *L'Italia in Africa. Le scoperte archeologiche*. Vol. 1, *i Mosaici della Tripolitania*. 1960.

G. CAMPS

A81. AFTASIDES

Dynastie berbère qui étendit son autorité sur l'ouest de la Péninsule Ibérique au XI^e siècle. Le fondateur en est 'Abd Allāh ben Muḥammad el Maslama, appelé Ibn al-Aftas, un berbère Miknasa de la région de Cordoue. Ibn al-Aftas devint, dans des conditions inconnues, vizir de Sabūr, lui-même ancien esclave du calife Hakam II, devenu prince de la « Marche inférieure » de l'ancien califat de Cordoue. Ibn al-Aftas, à la mort de Sabūr, s'empara du pouvoir et Badajoz, sous son impulsion, devint la capitale d'une principauté centrée sur le wadi Ana (Guadiana) et s'étendant sur le Portugal central. Ibn al-Aftas, qui se proclama al Mansūr, entra en lutte contre le royaume de Séville et fut capturé par ses adversaires ; il put cependant rejoindre ses États puisqu'on a retrouvé sa pierre tombale à Badajoz.

La lutte reprit contre les voisins sévillans sous son fils et successeur, al-Muzaffar, qui fut un prince lettré. Affaibli par cette guerre, la principauté de Badajoz fut contrainte de payer tribut au roi de Castille. En 1057, Ferdinand I^{er} s'empara des places fortes du Nord et, en 1063, de la région de Coïmbre. La pression des Castillans s'accrut encore sous le règne de Yahia al-Mansūr puis de son frère 'Umar al-Mutawakkil qui le chassa du trône. Alphonse VI imposa un tribut annuel. Une tentative malheureuse pour annexer le royaume de Tolède précipita la chute de la dynastie. Ayant contribué à attirer les Almoravides en Andalus, 'Umar rechercha ensuite l'alliance d'Alphonse VI qu'il paya de l'abandon de Santarem, Lisbonne et Cintra. Mais les Almoravides s'emparent de Badajoz en 1095 et font exécuter al-Mutawakkil et deux de ses fils. Le dernier Aftaside, al-Mansūr, un autre fils d'al-Mutawakkil, continua la lutte quelque temps puis se réfugia chez Alphonse VI et se convertit au christianisme.